« Tout un essaim de jeunes filles »

La présence des femmes dans l'édition, lue à travers les archives oubliées

Marie-Pier LUNEAU

Université de Sherbrooke

Résumé : Les archives éditoriales réunissent une multitude de documents racontant, chacun à leur façon, un morceau de l'histoire de l'entreprise. Ce n'est qu'une fois mis ensemble que ceux-ci révèlent l'histoire de ce qu'il est convenu d'appeler une « maison ». Nombre de ces pièces demeurent pourtant obscures : que faire des notes, mémos, plans, listes de répartition de tâches ? Cet article repose sur l'hypothèse centrale que c'est grâce à l'examen de ces documents oubliés que se révèle la présence des femmes dans le monde du livre. Dans la maison patriarcale de l'édition, les femmes ont été doublement minorées par leurs rôles de subalternes, auxquels s'additionne le peu d'intérêt accordé aux types de documents où elles ont laissé des traces. Le fonds d'archives des Éditions Fides sert ici de laboratoire permettant une relecture des archives des femmes dans l'édition.

Mots-clés : femme et travail, histoire de l'édition, histoire des femmes au Québec, archives de l'édition, fonds Fides

Entre autres objectifs, le projet « Archives éditoriales de la francophonie » s'était donné celui de réfléchir de manière frontale à la nature et à la spécificité des archives éditoriales. Outre des dossiers administratifs comme des procès-verbaux, des contrats, des politiques éditoriales dûment formulées, les fonds d'éditeurs contiennent souvent d'autres types de documents, boudés par l'histoire officielle qui ne sait trop qu'en faire. Comment interpréter ces mémos, feuilles de calcul, listes des répartitions des tâches, plans, notes éparses dont on ne comprend pas toujours les référents ?

Prenant le taureau par les cornes, cet article repose sur une hypothèse séduisante : et si, à travers ces documents oubliés, devenait visible la présence elle aussi oubliée des femmes dans les maisons d'édition ? Car il ne suffit plus de dire qu'elles ont été absentes de ces lieux, devant des masses de sources qui pointent constamment vers leur apport discret, et néanmoins réel. Par exemple, au début des années 1960, la maison

d'édition Fides décide de prendre en photo les employées et employés de ses différents secteurs : la présence des femmes y est criante, tout autant que leur anonymat. Du service des bibliothèques à celui de la facturation en passant par ceux du secrétariat et de la comptabilité, elles sont nettement plus nombreuses que les hommes.



Fig. 1 : « Service comptabilité », 1962. Au dos de la photo : Madeleine Dionne, Béatrice Desrosiers, Suzanne Castaing, Nicole Cima, Latif Hallal, Fernande Aubin, Thérèse Gauthier, Fernande Lamarche, Lise Desgagnés, Micheline Bolduc, Julien Lemay, France Girard. Studio Harvey. Dossier Personnel de Fides, P64/44121, SBAUS.

À chercher leurs traces dans les archives à travers les « petits papiers », on en ressort presque étonné de ne pas les avoir remarquées auparavant. Il semble qu'au déficit de capital symbolique associé aux tâches effectuées par les femmes dans les maisons d'édition, s'additionne l'absence d'intérêt accordé aux pièces d'archives où elles se profilent. Or, non seulement ces archives documentent le rôle factuel des femmes dans l'édition, précisant qui faisait quoi et à quel moment, mais elles en définissent la nature, comme nous le verrons.

Cet article propose donc de parcourir les archives de l'entreprise Fides sous la lorgnette de la place des femmes, en se penchant sur la période 1940-1965, plus riche en documents. Deux types d'archives seront ici convoquées, ce qui tracera notre plan. Nous nous intéresserons d'abord aux dossiers d'employées, regorgeant de « petits papiers » qui finissent par nous permettre de baliser des trajectoires de femmes jusqu'ici inconnues, et surtout de voir de quoi sont faites leurs préoccupations lorsqu'elles s'adressent

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

à leur employeur. Le bulletin interne *L'Équipe*, circulant au sein des employées et employés de Fides en 1962, nous offrira ensuite un portait des relations de travail et de la division genrée des tâches dans l'entreprise, à ce moment précis. Mais un préambule concernant la place des femmes chez Fides s'impose d'abord.

1 Les femmes dans la « famille » Fides : éléments de contexte

En 1962, le bulletin interne de Fides, *L'Équipe*, rappelle dans une chronique les débuts fulgurants de l'entreprise, puis son déménagement dans les locaux de la rue Sherbrooke, à Montréal, en 1941. Non signé, l'article souligne que les bureaux administratifs sont occupés par « tout un essaim de jeunes filles : Mlles Yvette Lebeau, Lucienne Bariteau, Marthe Martin, Alice Kerouack, Madeleine Lafleur ; celle-ci, en plus de dactylographier des textes, surveille une librairie débutante[1] ».

La présence de cet « essaim de jeunes filles » dans les milieux professionnels reflète bien les transformations qu'a subies le Québec depuis la Deuxième Guerre mondiale. Certes, la percée que connaissent les femmes sur le marché du travail au début des années 1940 se voit jugulée par le retour à la paix, comme le note Denyse Baillargeon :

> « [...] dans l'immédiat après-guerre, la proportion des femmes dans la main-d'œuvre connaît une baisse importante, passant de 33,5 % en 1944, un sommet qui ne sera de nouveau atteint que dans les années 1960, à 25,3 % en 1946, pour l'ensemble du pays[2] ».

Néanmoins, dans les années 1950, certaines professions fortement liées au *care* s'ouvrent aux femmes : elles sont de plus en plus nombreuses à devenir infirmières ou à œuvrer dans le domaine du travail social. De plus, le développement du secteur tertiaire, où de nombreux postes en secrétariat et administration sont à combler, permet aux femmes d'occuper un emploi (du moins avant leur mariage). Du début des années 1940 au début des années 1960, la proportion des employées de bureau passe de 14 % à 25 %, rappelle encore Baillargeon.

Le milieu du livre s'ouvre aussi à elles à ce moment, mais timidement, et uniquement par la porte des bibliothèques (les librairies ne se féminiseront que dans les années 1960 et 1970). Comme le notent Marcel Lajeunesse, Éric Leroux et Marie D. Martel dans la première monographie consacrée à l'apport des femmes dans la bibliothéconomie québécoise, c'est « [...] surtout à partir des années 1940 et 1950 que le nombre de femmes occupant des postes de direction ira en augmentant[3] ». Dans le domaine de l'édition, sauf de très rares exceptions comme Berthe Dulude Simpson[4], une ancienne représentante de librairie ayant créé et dirigé sa propre maison d'édition de 1945 à

[1] Anonyme, « En furetant dans nos archives », *L'Équipe*, No 2, mars 1962, p. 2. Fonds des Éditions Fides, P64/42123, Service des bibliothèques et archives de l'Université de Sherbrooke (désormais SBAUS).

[2] Baillargeon, Denyse (2012), *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, p. 157.

[3] Lajeunesse, Marcel ; Leroux, Éric ; Martel, Marie D. (dir.) (2020), *Pour une histoire des femmes bibliothécaires au Québec. Portraits et parcours de vies professionnelles*, Presses de l'Université du Québec, Québec, p. 3.

[4] Voir Michon, Jacques (dir.) (2004), *Histoire de l'édition littéraire au Québec.* II. *Le temps des éditeurs, 1940-1959*, Fides, Montréal, p. 68-70.

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

1948, on ne verra des femmes fondatrices de maisons d'édition que dans les années 1970, avec des structures féministes comme les Éditions de la Pleine Lune (1975) et les Éditions du Remue-Ménage (1976)[5]. Cela ne signifie pas que les femmes soient auparavant absentes des structures éditoriales, occupant même parfois des postes clés : le cas des Éditions Fides est à cet égard très instructif.

Officiellement fondées en 1941, les Éditions Fides sont dirigées par le père Paul-Aimé Martin, rattaché à la congrégation des pères de Sainte-Croix. Tout le programme de Fides épouse la notion de « l'humanisme intégral », conceptualisée par Jacques Maritain : dans l'esprit du père Martin, le livre et l'imprimé constituent de formidables armes pour rendre meilleurs les humains qui l'entourent. Plus particulièrement, Fides veut offrir à la jeunesse catholique des publications dignes de ses plus hautes aspirations. L'édition permettra au père Martin, comme il l'écrit lui-même, de « communiquer à autrui les lumières acquises aussi bien dans le domaine religieux que dans le domaine profane[6] ».

L'ampleur que prendra Fides entre 1940 et 1960 en fera sans doute le plus important employeur de l'époque dans le domaine du livre, si l'on exclut les grandes imprimeries et les papetières. Embauchant cinq personnes en 1940, Fides compte une quarantaine d'employées et employés dans les années 1940, puis une centaine dans les années 1950, atteignant un sommet de 150 personnes en 1962[7]. Rappelons que Fides est bien plus qu'une maison d'édition : l'entreprise est dotée d'un Service de bibliographie et de documentation, qui publie *Mes Fiches*, puis la revue *Lectures*, organes destinés à aider les bibliothécaires dans le classement des livres (et notamment en ce qui a trait aux « cotes morales ») ; d'un réseau de librairies qui s'étendra à travers le Canada ; de sa propre imprimerie. Enfin, la maison d'édition ne publie pas que des livres, elle est particulièrement dynamique dans le domaine du périodique jeunesse, notamment avec les revues *François* et *Hérauts*.

On comprend donc que, strictement sur le plan des besoins en ressources humaines, Fides embauche des laïques et des laïcs, mais leur présence au sein de l'équipe est bien plus que triviale. Dans la longue histoire de Fides, le père Martin souligne chaque fois qu'il le peut l'apport essentiel du personnel non religieux, qui permet à l'éditeur de demeurer en phase avec les besoins les plus actuels de la société. Ce partenariat entre les pères de Sainte-Croix et le personnel laïc se fait toutefois sous la coupe du religieux, qui va jusqu'à laisser son empreinte sur l'horaire quotidien de la vie de la maison d'édition. À partir du déménagement de Fides dans les locaux de la rue Saint-Jacques en 1950, où on érige une chapelle, le père Martin récite l'angélus quotidiennement, sur l'heure du dîner : les archives montrent que la présence des employées et employés n'est pas facultative, mais dûment enchâssée dans les règlements d'embauche[8]. Au

[5] Boisclair, Isabelle (2004), *Ouvrir la voie/x. Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*, Éditions Nota bene, Québec, p. 71-111. Voir également Bergeron, Marie-Andrée (2019), « La diversification des pratiques éditoriales chez les féministes (1968-1976) : un avatar du discours militant », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 10, No 2, printemps 2019, https://doi.org/10.7202/1060974ar.

[6] Martin, Paul-Aimé, *Éditions et lectures*, Fides, Montréal, 1944, p. 11.

[7] Chiffres compilés par Paul-Aimé Martin et cités par Michon, Jacques (1998), *Fides. La grande aventure éditoriale du Père Paul-Aimé Martin*, Fides, Montréal, p. 316.

[8] Anonyme, « Aux membres du personnel de Fides », Dossier Personnel – Règlements 1943-1976, P64/32, SBAUS.

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

fil de ses différentes allocutions, le père Martin insiste sur le fait que Fides forme en réalité une grande famille, guidée par la main de Dieu[9]. Le respect des valeurs catholiques est donc fondamental pour le personnel de cette maison d'édition, ce qui ne sera pas sans toucher le travail des femmes, comme nous le verrons plus loin.

Concluons ces éléments de contexte en mentionnant que la première femme à travailler chez Fides intègre l'entreprise dès 1938. *Mes Fiches*, la publication à l'origine de la future maison d'édition, avait obtenu une diffusion phénoménale, si bien qu'en 1937 un premier employé, Paul Poirier, avait été embauché comme responsable de l'administration et du secrétariat. Mais l'aide d'une assistante pour le père Martin devient bientôt urgente : sa sœur Cécile, fraîchement diplômée d'un programme de baccalauréat ès arts, est nommée secrétaire à la rédaction. Jacques Michon décrit ainsi l'aménagement de bureaux de fortune dans le scolasticat des pères de Sainte-Croix : « Paul Poirier est installé dans un coin du parloir, alors que Cécile est confinée dans une partie des cuisines où se trouve le personnel féminin de la maison[10] ». Ayant mis le pied à l'étrier du marché du travail, Cécile Martin n'en est pas moins soumise au système de valeurs sexiste qui prévaut à l'époque. Revenant sur les origines de Fides, le bulletin *L'Équipe* précise que, déménagé en septembre 1940 dans une maison de la rue Saint-Hubert, le personnel de *Mes Fiches* peut compter sur les repas quotidiens préparés par Cécile Martin, « souvent aidée par Madame Georges Goulet, une bénévole au cœur généreux qui s'intéresse à *Mes Fiches* et vient prêter main-forte pour l'encartonnage et l'expédition de la revue[11] ». Même si, certains jours, « Paul Poirier, furetant dans la cuisine, prête son concours[12] », le destin des deux premiers employés de Fides sera bien différent : Paul sera nommé gérant général en 1945 et poursuivra toute sa vie sa carrière chez Fides, alors que Cécile, bien que membre du conseil d'administration de Fides à titre de responsable du Service des bibliothèques et du Département de la librairie, quittera son poste au moment de son mariage en 1953[13]. Rappelons qu'au début des années 1950, les femmes mariées ne forment que 17 % de la main-d'œuvre féminine au Québec[14].

2 Feuilles de vacances, tableaux de répartition des tâches, mémos internes... ces petits papiers voués à l'oubli

Nous ne possédons pas de documents nous permettant de quantifier la présence effective des femmes dans l'ensemble de la structure de Fides, pour toute la période allant des années 1940 aux années 1960. Mais certains documents trouvés au hasard des fouilles nous fournissent des indicateurs intéressants. C'est le cas d'une feuille de compilation des vacances des employées et employés produite à l'été 1943 et visant

[9] Voir à ce sujet Luneau, Marie-Pier ; Mailhot, Virginie (2019), « Anatomie du discours de lancement : l'exemple de Fides », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 10, No 2, doi.org/10.7202/1060968ar.

[10] Michon, Jacques, *Fides. La grande aventure éditoriale du Père Paul-Aimé Martin*, *op. cit.*, p. 40.

[11] Anonyme, « En furetant dans nos archives », *op. cit.*

[12] *Ibid.*

[13] Michon, Jacques, *Fides. La grande aventure éditoriale du Père Paul-Aimé Martin*, *op. cit.*, p. 40.

[14] Baillargeon, Denyse, *Brève histoire des femmes au Québec*, *op. cit.*, p. 157.

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

sans doute à planifier une certaine rotation des présences. Ainsi, selon cette liste, sur 23 employés, 15 sont des femmes, ce qui constitue 65 % de la main-d'œuvre[15].

Si la présence des femmes dans l'entreprise Fides se laisse difficilement cerner dans les documents les plus officiels de l'entreprise, les rares dossiers d'employées conservés dans le fonds racontent pourtant une riche histoire. Composés de mémos, notes de service, extraits de procès-verbaux, correspondances, cartes de vœux, ils narrent, souvent par la voix même de ces femmes, leur parcours dans l'entreprise. Sans vouloir procéder à une généralisation indue, un cas de figure particulièrement emblématique nous intéressera ici, celui de Cécile Lavoie. Deux grands constats émergent de la lecture de ces documents : d'abord, certaines femmes sont fortement interpellées par le respect de la morale et des valeurs religieuses de la maison, ce qui n'est pas étonnant pour les années 1950[16]. Mais cette position par avance déférente envers l'autorité des pères de Sainte-Croix ne les empêche pas de mener d'importantes revendications pour l'amélioration des conditions de travail, *a fortiori* parce que l'époque leur impose aussi de ne pas rogner sur la qualité de leur travail dans la sphère domestique. En effet, il leur faut exceller au bureau et faire reluire leur maison, ce qui les conduit non pas à la contestation, mais à une certaine mobilisation.



Fig. 2 : Cécile Lavoie, Service des bibliothèques, 1962, studio Harvey, Dossier Personnel de Fides, P64/44121, SBAUS.

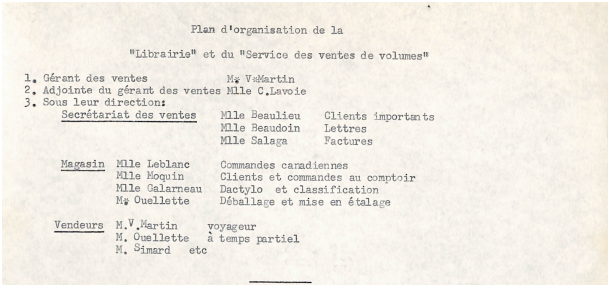
Diplômée de l'École des bibliothécaires de l'Université de Montréal, Cécile Lavoie entre chez Fides en 1946 et travaille d'abord comme secrétaire au comité exécutif. Selon

[15] Anonyme, « Fides, 1943, Vacances du personnel », Fiche Fides, personnel, divers, P64/4412, SBAUS. Cette liste comprend, dans l'ordre alphabétique, les noms féminins suivants : Mlle Lucienne Bariteau, Mlle Charlotte Boisjoli, Mlle Thérèse Choquette, Mlle Yolande Cloutier, Mlle Adrienne Crevier, Mme Eugénie Gaboury, Mlle Pierrette Hamelin, Mlle Alice Kérouack, Mlle Cécile Lafleur, Mlle Madeleine Lafleur, Mlle Pauline Lang, Mlle Lucette Laporte, Mlle Yvette Lebeau, Mlle Cécile Martin, Mlle Rita Leclerc. Si la coutume de l'époque consistant à désigner les célibataires par le diminutif de « Mlle » a été ici respectée, une seule de ces 15 femmes serait mariée.

[16] Cela se situe dans la lignée de ce qu'a déjà démontré Christine Hudon pour le XIX^{e} siècle : Hudon, Christine (1995), « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX^{e} siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, No 2, p. 169-194.

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

Réjean Savard[17], Lavoie prend en 1953 la responsabilité du Service des bibliothèques (après le mariage de Cécile Martin sans doute), mais les archives de Fides la désignent aussi, en 1953, comme adjointe du gérant des ventes de la libraire. On lui demande cette année-là de produire un plan d'organisation du travail des départements de la librairie et du service des ventes. En apparence anodin, ce document nous permet de voir en un coup d'œil comment sont répartis les hommes et les femmes au sein de ces deux services :



Plan d'organisation de la

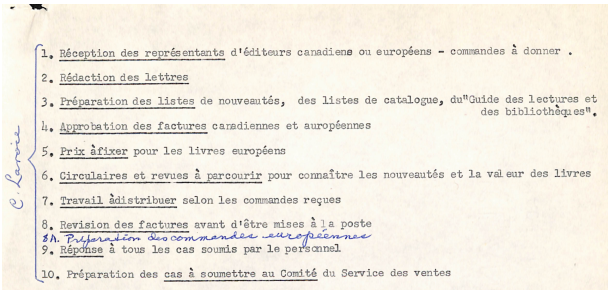
"Librairie" et du "Service des ventes de volumes"

1. Gérant des ventes — M. V.Martin
2. Adjointe du gérant des ventes — Mlle C.Lavoie
3. Sous leur direction:

Secrétariat des ventes	Mlle Beaulieu	Clients importants
	Mlle Beaudoin	Lettres
	Mlle Salaga	Factures
Magasin	Mlle Leblanc	Commandes canadiennes
	Mlle Roquin	Clients et commandes au comptoir
	Mlle Galarneau	Dactylo et classification
	M. Ouellette	Déballage et mise en étalage
Vendeurs	M.V.Martin	voyageur
	M. Ouellette	à temps partiel
	M. Simard	etc

Fig. 3 : « Plan d'organisation de la Librairie et du Service des ventes de volumes », 6 mai 1953, Dossier Cécile Lavoie, P64/44111, SBAUS.

On constate ainsi que Cécile Lavoie travaille sous la direction de Victor Martin (frère du père Martin), que le secrétariat et le magasin sont confiés à des femmes (exception faite de M. Ouellette, chargé du déballage et de la mise en étalage, mais qui est aussi vendeur à temps partiel), alors que la vente proprement dite relève des hommes. Au même moment, cette réorganisation du service des ventes permet à Cécile Lavoie de préciser avec force détails les tâches de chacun, dont les siennes, qui sont les plus nombreuses dans tout le document :



C. Lavoie

1. Réception des représentants d'éditeurs canadiens ou européens - commandes à donner .
2. Rédaction des lettres
3. Préparation des listes de nouveautés, des listes de catalogue, du "Guide des lectures et des bibliothèques".
4. Approbation des factures canadiennes et européennes
5. Prix à fixer pour les livres européens
6. Circulaires et revues à parcourir pour connaître les nouveautés et la valeur des livres
7. Travail à distribuer selon les commandes reçues
8. Revision des factures avant d'être mises à la poste
8A. Préparation des commandes européennes
9. Réponse à tous les cas soumis par le personnel
10. Préparation des cas à soumettre au Comité du Service des ventes

Fig. 4 : « Distribution du travail au service des ventes », 1953, Dossier Cécile Lavoie, P64/44111, SBAUS.

On voit donc qu'à titre d'adjointe, Cécile Lavoie assume pourtant plusieurs tâches liées à la gestion, et toutes celles qui relèvent des ressources humaines (particulièrement les points 7 et 9). Mais ce que la liste ne mentionne pas, c'est que le fait d'être à la tête d'un service essentiellement composé de femmes vient avec la responsabilité de

[17] Savard, Réjean (2003), « Le père Paul-Aimé Martin, bibliothécaire », *Documentation et bibliothèques*, vol. 49, No 1, p. 5-12.

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

la tenue morale de ce département, laquelle se manifeste en particulier dans le respect d'un code vestimentaire approprié. Différents mémos nous montrent que la direction de Fides est régulièrement préoccupée par la mode féminine « immodeste », et ce, jusque dans les années 1970 : le 19 mai 1971, un mémo spécifiquement adressé au personnel féminin de Fides souligne que « le port de la mini-jupe déplaît totalement [à la direction] et ne convient nullement au caractère particulier de Fides[18] ». Cécile Lavoie s'était saisie du problème des tenues immodestes dès 1954. Mise au courant de l'œuvre des Messagères de Notre-Dame, qui organisent à Montréal des défilés de mode féminine et opèrent un comptoir de vente de vêtements, elle leur écrit le 19 mai, convaincue de la pertinence des « suggestions pratiques [qu'elles sont] en mesure d'apporter aux problèmes de la jeune fille du XX^e^ siècle qui veut demeurer "à la page" tout en étant modeste[19] ». Elle requiert leur aide en ces termes :

> « Au bureau où je travaille, il se glisse de temps à autre des blouses trop claires ou sans manches. Il est assez difficile aux autorités de donner un ordre radical. Par ailleurs, comme nous avons contact avec nos clients religieux, un progrès serait à souhaiter dans le domaine de la modestie[20] ».

Elle leur demande donc de venir donner une conférence pour le personnel féminin, en spécifiant que les employées ne doivent pas savoir « que c'est Fides qui a pris l'initiative de [les] inviter[21] ». Les archives confirment que la conférence s'est effectivement tenue le 25 mai, en échange d'un modeste cachet. Mais que cachent les précautions prises par Cécile Lavoie pour que cette initiative ne soit pas directement attribuée à Fides ? Simple stratégie pour convaincre les femmes de façon détournée ou signe d'une certaine forme d'insoumission latente face aux ordres des patrons ? Par cette conférence, Lavoie souhaite ouvrir « la voie d'une émulation dans le vêtement convenant à toute jeune fille qui comprend sa dignité et respecte les autres[22] », mais elle ne semble pas persuadée que toutes les employées s'y plieront facilement…

Le dossier d'employée de Cécile Lavoie témoigne en fait de la délicatesse de sa position. Rare femme dirigeant l'une des importantes branches de l'entreprise, elle entend, d'un côté, partager les valeurs des hommes qui sont aussi ses supérieurs, voire surjouer le respect des échelons hiérarchiques. Au moment où Lavoie entre chez Fides, le conseil d'administration n'est composé que d'hommes[23]. D'un autre côté, Cécile Lavoie semble tenaillée par le devoir de ralliement à la communauté des autres femmes qui aspirent à de meilleures conditions de travail. Voilà qui explique peut-être pourquoi elle met tant de précautions à ne pas se les aliéner avec l'organisation du défilé

[18] Anonyme, « Avis au personnel féminin », 19 mai 1971, P64/44121, SBAUS.
[19] Lettre de Cécile Lavoie aux Messagères de Notre-Dame, 19 mai 1954, P64/44111, SBAUS.
[20] *Ibid.*
[21] *Ibid.*
[22] *Ibid.*
[23] Mais, à partir de 1963, souhaitant être mieux informé sur les projets dans les différents services, le conseil d'administration (soit le père Martin, le père Émile Deguire, le père Léon-M. Baron, Paul Poirier et Victor Martin) met sur pied un « comité général », qui sera formé des personnes suivantes : M. J.-P. Pinsonneault, directeur littéraire, M. Maurice Desjardins, directeur des éditions pédagogiques, M. Eugène Chave, gérant de l'imprimerie, Mme Julia Richer, directrice des relations extérieures, Mlle Rita Leclerc, rédactrice de la revue *Lectures*, Mlle Cécile Lavoie, responsable du service des ventes. La division des tâches n'est pas surprenante (aux hommes, l'édition et l'imprimerie ; aux femmes, les relations de presse et la rédaction d'une revue classifiant les publications selon des cotes morales), toutefois la parité est intéressante.

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

de mode. C'est aussi ce que l'on sent lorsqu'en 1955, elle signe avec 38 autres de ses collègues une « humble requête » adressée au père Martin et à Paul Poirier, dans laquelle « les soussignés — inspirés du plus grand esprit de loyauté envers les dirigeants de Fides — sollicitent la faveur d'être, à l'avenir, dispensés de se rendre à leur travail à tous les samedis de l'année[24] ». Il est intéressant de remarquer que, si l'on exclut les 7 signatures auxquelles il est impossible d'attribuer un genre, cette requête est signée par 27 femmes et 4 hommes. D'ailleurs, quelques arguments portent spécifiquement sur le personnel féminin. La requête fait notamment valoir que les femmes mariées travaillant chez Fides sont autorisées à ne pas se présenter les samedis, ce qui est inéquitable puisqu'un « bon nombre d'employées non mariées de Fides, qui n'habitent pas dans leur famille ont, de ce fait, à faire face à une foule de travaux pour l'entretien de leur logis, les obligeant parfois à travailler le dimanche[25] ». Lorsque la direction de Fides décide de fermer les samedis sauf les six samedis consécutifs à la fête du Travail vu la forte demande de livres scolaires pour la période, c'est Cécile Lavoie qui se fait, « à la demande de plusieurs compagnes », l'interprète du personnel féminin pour remercier la direction et pour rappeler que toutes ont « conscience de servir une belle œuvre[26] ».

Le 24 mai 1961, Cécile Lavoie semble de nouveau placée dans cette position inconfortable qui la pousse à défendre la pétition de ses comparses en faveur d'une réduction de l'horaire de travail, mais qui risque d'affecter négativement ses rapports avec la direction. Le document, signé par Cécile Lavoie et huit autres personnes (dont trois femmes — Madeleine Lafleur, Suzanne Plourde et Rita Leclerc — et cinq hommes), fait valoir huit raisons pour quitter les bureaux à 17 heures plutôt que 17 heures 30, dont le fait que « les dames mariées partent déjà à 5 heures p. m. », et que « les célibataires ont aussi une maison à tenir[27] ». Si cette pétition y va de manière beaucoup plus directe et semble assumer mieux ses revendications que « l'humble requête » des employées de 1955, la lettre de présentation qui précède, signée par Lavoie, est pétrie d'humilité. Placée, dit-elle, dans une « situation embarrassante », elle souhaite « en toute simplicité » exposer au père Martin son point de vue. Elle évoque d'abord son dévouement personnel et entier à la cause de Fides, puis explique que, puisqu'elle côtoie de très près le personnel, elle va tenter de formuler la pensée de plusieurs, en espérant que « le Père Martin ne lui en tiendra pas rigueur ». Dressant la liste de toutes les améliorations survenues dans l'entreprise depuis les 25 dernières années, Lavoie fait valoir qu'une seule chose n'a pas changé : l'horaire de travail. Habile, elle mentionne pourtant au père Martin tout le bénéfice que la maison d'édition tirerait d'une plus grande culture générale de la part du personnel :

> « Il ne faut pas l'oublier, pour vraiment servir l'œuvre il ne faut pas se contenter de ses journées de travail, il faut aussi accroître sa culture par des lectures, des cours, des relations sociales qui permettent d'apporter

[24] En collaboration, « L'humble requête […] », 21 novembre 1955, Dossier Personnel – Règlements 1943-1976, P64/32, SBAUS.

[25] *Ibid.*

[26] Note de Cécile Lavoie au père Martin, 25 novembre 1956, Dossier Personnel – Règlements 1943-1976, P64/32, SBAUS.

[27] En collaboration, « Membres du personnel à la direction de Fides », 24 mai 1961, Dossier Personnel – Règlements 1943-1976, P64/32, SBAUS.

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

> dans tous nos milieux une influence vraiment efficace. Rappeler ce devoir au personnel, en accordant cette faveur, serait utile[28] ».

Le conseil d'administration rejettera cette fois la demande du personnel, n'adoptant l'horaire de 9 heures à 17 heures que quatre ans plus tard, soit le 6 mai 1965.

Le parcours de Cécile Lavoie se poursuit chez Fides jusqu'en 1978, moment où, malade, elle se voit forcée de prendre sa retraite. Un bref interlude marque cette longue collaboration, alors que, en 1966, elle accepte un poste de bibliothécaire à la commission scolaire de Deux-Montagnes :

> « Je sais qu'après vingt ans de service, mon départ peut vous surprendre. Il m'apparaît que l'organisation actuelle de Fides ne nécessite pas la présence d'une bibliothécaire et les fonctions qui me sont confiées peuvent tout aussi bien être remplies par une bonne secrétaire[29] ».

Lavoie se dit à ce moment sous-utilisée chez Fides, ce qui ne l'empêche pourtant pas de revenir dans l'entreprise six ans plus tard, en 1972. Engagée à titre de « bibliothécaire professionnelle » à raison de 135 $ par semaine, Lavoie se voit à nouveau confier la responsabilité du Service des bibliothèques et, au fil des ans, elle assume de plus en plus de tâches liées à la promotion du livre, si bien qu'après le départ du chef de la publicité en 1975, c'est à elle qu'on souhaite attribuer ce poste. La réponse qu'elle envoie au père Martin le 4 juillet 1975 peut étonner, de la part d'une femme qui œuvre chez Fides depuis plus de 25 ans :

> « En réponse à votre proposition de cette semaine, face à la situation difficile que traverse Fides, je vous informe que, si M. Raymond Rivard décide de partir, j'accepte de prendre le plus de responsabilités possibles mais en gardant le poste de secrétaire de la publicité. Je laisse donc ouvert le poste de chef du Service de la publicité pour lequel je me sens hors de mes capacités[30] ».

Lue à travers les archives éditoriales, la trajectoire de Cécile Lavoie confirme la présence de quelques femmes à la tête de certaines sections de Fides, et ce, pour une longue durée. Entrée grâce à sa formation en bibliothéconomie, Lavoie en vient à faire beaucoup plus dans l'entreprise, mais son dossier d'employée montre aussi qu'elle a épousé parfaitement les valeurs de « l'œuvre » Fides, qu'elle place au-dessus de toute autre considération. Sa lettre de remerciements au père Martin, lorsqu'elle est nommée secrétaire du comité général en 1963, en fait foi :

> « Ces rencontres qui permettront aux laïcs d'apporter à Fides une collaboration plus dynamique, je les souhaitais depuis longtemps. Je vous

[28] Note de Cécile Lavoie au père Martin, 24 mai 1961, Dossier Personnel – Règlements 1943-1976, P64/32, SBAUS.
[29] Note de Cécile Lavoie au père Martin, 6 septembre 1966, P64/44111, SBAUS.
[30] Note de Cécile Lavoie au père Martin, 4 juillet 1975, P64/44111, SBAUS.

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

> remercie de la confiance que vous nous témoignez et je fais des vœux pour que chacun y vienne avec la lucidité que donne l'Esprit-Saint et l'amour véritable qu'exige l'apostolat bien compris[31] ».

Pour les femmes, l'apostolat mal compris ne conduit pas à tant de longévité chez Fides en cette époque : nous reviendrons sur cette question en conclusion.

3 Le bulletin *L'Équipe* : plongée au cœur des relations de travail

Le bulletin d'éditeur constitue une autre archive de l'édition qui a été délaissée par l'histoire du livre traditionnelle, mais dont Frédéric Gai[32] et, dans les pages mêmes de ce collectif, Marcela Scibiorska, ont commencé à démontrer la richesse. La plupart des bulletins d'éditeurs visent le lectorat le plus large possible et appartiennent donc à leur discours public. Celui qui nous intéresse, *L'Équipe*, relève plutôt d'un discours que nous serions tentée de qualifier de « semi-public », puisque ce bulletin n'est diffusé qu'à l'interne. Une place de choix doit être ici accordée à cet objet d'archives inusité : en faisant se côtoyer les portraits d'employées et employés, réalisés par des collègues, il offre une manière de photographie des relations de travail entre hommes et femmes, au tout début de la Révolution tranquille. Malheureusement, les archives de Fides ne contiennent que deux numéros de ce journal (respectivement de 12 et 8 pages au total), portant la mention « nouvelle série », ce qui laisse croire qu'une version antérieure, sans doute plus artisanale, a existé. L'imminence du 25e anniversaire de Fides est l'occasion de cette refonte du bulletin interne, et le premier numéro, daté de mars 1962, s'ouvre sur la une du père Martin, consacrée à cette célébration. Un encart, situé aussi en première page, justifie la nouvelle toilette de *L'Équipe* :

> « Nous voulons un journal plus intime, plus familier. […] Nous laisserons donc de côté les considérations genre bulletin de ligue. Ça existe déjà. Nous parlerons de vous et moi, de notre travail, de nos problèmes, aussi de nos "tics", de nos prouesses (vues par les autres) et surtout de nos confrères et consœurs des succursales, les "oubliés" d'Edmonton, de Saint-Boniface, d'Amqui et d'autres lieux. […] Enfin, nous nous sentirons tous unis par une tâche commune[33] ».

Le ton humoristique est utilisé pour susciter les collaborations, dans un esprit fraternel : on assure les collaboratrices et collaborateurs potentiels qu'ils seront corrigés par « Madame Badeau », qui compte 18 ans d'expérience, et que le « Père Baron a accepté d'élargir la censure… sans aller contre les principes, bien entendu[34] ». Toujours sous le sceau de la connivence, les collaboratrices et collaborateurs sont invités à envoyer leurs textes au « Bureau des relations intérieures, chambre 400, aile Dagenais[35] », à l'édifice de la rue Saint-Jacques.

[31] Note de Cécile Lavoie au père Martin, 7 novembre 1963, P64/44111, SBAUS.

[32] Gai, Frédéric (2020), « Entre presse littéraire spécialisée et marketing culturel : les bulletins d'information des clubs du livre (1945-1970) », *Le temps des médias*, vol. 2, No 35, p. 139-155.

[33] Anonyme, « Christian Dior renouvelle sa garde-robe », *L'Équipe*, No 1, mars 1962, p. 1-2.

[34] *Ibid.*

[35] S'agit-il du patronyme d'une secrétaire qui s'occupe de colliger les textes ? Nos fouilles en archives ne nous ont pas permis d'identifier cette personne.

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

Derrière cet humour transparaît clairement un objectif non seulement de fraternisation, mais aussi d'information : rappelons qu'en 1962, Fides atteint un pinacle dans son histoire, avec 150 employées et employés. Dans une maison de cette taille, tous ont intérêt à savoir non seulement ce que font les autres, mais aussi quels sont les projets de l'entreprise. Un article comme « Les Éditions Fides à Hauterive[36] » informe par exemple le lectorat du rachat de la librairie Garnier, sur la Côte-Nord, librairie qui deviendra évidemment une succursale Fides. Le même numéro présente également un organigramme complet des branches de l'entreprise, comme si chacun était invité à y identifier sa propre place. On ne manquera d'ailleurs pas de remarquer que la fonction de « secrétaire » est bel et bien représentée, pour chacun des services concernés.

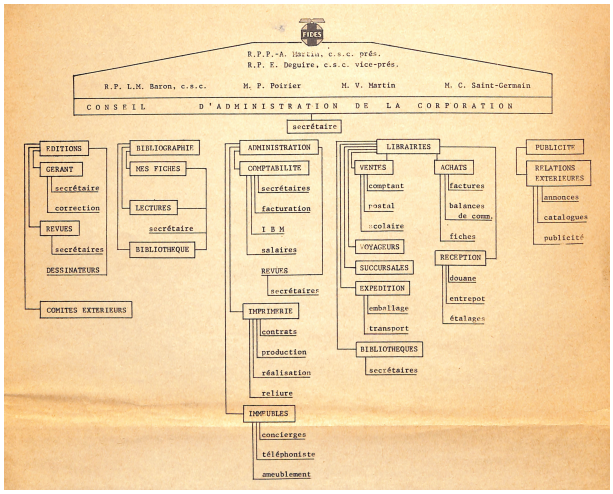


Fig. 5 : Anonyme, [s. t.], *L'Équipe*, No 1, mars 1962, p. 11, P64/42123, SBAUS.

Mis à part quelques articles dûment signés (les deux « unes » du père Martin ; une entrevue entre Clément Saint-Germain et Georges Laberge, gérant de la librairie Fides à Saint-Boniface de passage à Montréal ; un texte humoristique sur les employés de l'imprimerie de la rue Gaspé, signé Maurice Desjardins), les chroniques de *L'Équipe* sont beaucoup plus souvent anonymes. Devant ce type d'archives, la chercheuse et le chercheur d'aujourd'hui peuvent manquer de clés pour comprendre les référents internes, mais le lectorat de l'époque n'a pas dû ressentir ce vertige. Au contraire, même dans les chroniques non signées, l'instance narrative prend la parole à la première personne du singulier, comme si son identité allait de soi. Déterminer si cette instance abrite une femme ou un homme est une affaire périlleuse, même s'il est très probable que ces tâches aient été confiées à l'une des secrétaires ou cheffes de division de l'époque. On serait même tenté de voir se profiler une femme derrière les interventions formulées, par exemple, dans cette entrevue non signée qui met en valeur un certain « L. H. », arrivé d'Égypte et travaillant au siège social, à qui l'on demande : « Parlez-moi des jeunes de votre pays, de la situation de la femme. Les jeunes filles sont-elles libres ? Libres d'épouser qui elles veulent ? Libres d'étudier ? Libres d'ex-

[36] Anonyme, « Les Éditions Fides à Hauterive », *L'Équipe*, No 1, mars 1962, p. 10, P64/42123, SBAUS.

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

primer leurs pensées dans une certaine mesure[37] ? ». Mais il importe moins de savoir qui parle que d'examiner les représentations genrées du travail qui découlent de ce bulletin interne.

A priori, le discours de *L'Équipe* vise à reconnaître la contribution de chacune et de chacun au sein de Fides, peu importe la fonction, peu importe le lieu où celle-ci se situe dans l'échelle hiérarchique de l'entreprise. La une est réservée au père Martin, qui déploie dans les deux « éditoriaux » des remerciements et des mots d'encouragement pour sa grande famille, puis les pages du bulletin s'ouvrent ensuite sur les menus événements qui ponctuent la vie quotidienne de la maison. Les bons coups des uns et des autres sont alors relevés, qu'ils émanent de femmes ou d'hommes, de secrétaires ou de directeurs. Cela est particulièrement visible dans la longue entrevue consacrée à Georges Laberge, lequel souligne l'apport essentiel des employées qui travaillent sous sa gérance à la librairie de Saint-Boniface, et qui sont des femmes à une exception près. En parlant des débuts de la librairie Fides, Laberge ne tarit pas d'éloges envers Noélie Palud : « Vous dire combien elle nous fut précieuse, je ne le pourrais pas[38] ». Après avoir été malade, Noélie Palud recouvre peu à peu la santé et Laberge s'en réjouit : « S'il fallait que sa santé l'oblige à nous quitter, son départ nous désorganiserait et je doute que nous puissions trouver une personne aussi compétente pour la remplacer[39] ». L'importance de chaque maillon de la chaîne Fides est donc reconnue, et la compétence des femmes est signalée à maintes reprises dans ces deux numéros. On peut même se demander à quel point ce bulletin n'a pas été spécifiquement conçu pour valoriser des travailleuses de l'ombre qui, au quotidien, récoltaient vraisemblablement peu d'encouragements.

Cependant, cette reconnaissance du travail des femmes va de pair avec une conception essentialiste de la femme et de l'homme. Dans l'esprit des rédactrices et rédacteurs de *L'Équipe*, les femmes sont précieuses chez Fides pour leur compétence, mais aussi pour leurs qualités toutes « féminines ». Cela transparaît nettement dans la chronique « De retour », où Clément Saint-Germain se rend à l'imprimerie et constate la bonne humeur générale qui y règne. Le chef de la fabrication à l'imprimerie, Maurice Desjardins, confirme à Saint-Germain que cette joie est attribuable au retour de Mme Badeau (autrefois Mlle Madeleine Brunet), laquelle revient d'un long congé de maladie : « Depuis qu'elle nous est revenue, nous ne sommes plus les mêmes. Nous avons tous “affaire” à elle. Elle sait tout, connaît tout, trouve tout[40] ». Desjardins insiste sur la gentillesse et l'entraide que déploie celle qui agit depuis 18 ans comme correctrice d'épreuves chez Fides :

> « Et toujours prête à vous aider avec un sourire. Et comme nous avons souvent besoin d'être dépannés… C'est, comme qui dirait — non pas notre mère — mais une sœur aînée à laquelle on recourt dans toutes les difficultés[41] ».

[37] Anonyme, « Un de l'équipe », *L'Équipe*, No 1, mars 1962, p. 4, P64/42123, SBAUS.
[38] C. S.-G., « À Saint-Boniface, Manitoba », *L'Équipe*, No 1, mars 1962, p. 6, P64/42123, SBAUS.
[39] *Ibid.*, p. 7.
[40] Saint-Germain, Clément, « De retour… », *L'Équipe*, No 1, mars 1962, p. 11, P64/42123, SBAUS.
[41] *Ibid.*

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

Desjardins ajoute qu'après un an de convalescence ponctuée d'opérations, madame Badeau n'a pas eu les « jumeaux souhaités », mais a « reporté sur nous ce besoin de dévouement frustré[42] ».

Non seulement les qualités dites « maternelles » de l'employée sont ici transvasées dans son travail, mais la photographie qui accompagne l'article représente Madeleine Brunet Badeau « parmi les fleurs qu'elle aime tant ; sans oublier les plantes les plus rares qu'elle cultive aussi avec amour[43] ». Cela n'a rien d'étonnant pour l'époque, mais on voit bien comment la valorisation du travail des femmes dans l'entreprise cohabite avec la représentation d'un monde dit « féminin », orné de fleurs, caractérisé par la gentillesse et le « dévouement frustré ».

On conviendra donc que cette forme d'aplanissement des hiérarchies est essentiellement un fait de discours et ne parvient évidemment pas à masquer l'asymétrie de capital symbolique accordé à chacune des tâches réalisées par les femmes et les hommes. Les efforts de la rédaction ne suffisent pas pour faire croire que la correctrice d'épreuves, bien que fidèle et compétente, joue un rôle aussi déterminant dans la vie de Fides que le gérant général. Un examen des différentes rubriques mène vite à la conclusion que les emplacements les plus importants sont dédiés aux hommes, alors que la présence des femmes est reléguée aux rubriques de potins et faits divers. La chronique « Nos auteurs » présente certes une femme (Michelle Le Normand) et un homme (R.P. Paul-Émile Roy), cependant l'ensemble des entrevues que comportent les deux numéros sont consacrées à des hommes. Ce déséquilibre est redoublé par le type d'événements que l'on souligne, concernant l'un et l'autre genres : pour les hommes, on annonce des promotions (Victor Martin élu président de la Société des libraires canadiens, Maurice Desjardins nommé gérant des éditions pédagogiques[44]) ; pour les femmes, des mariages et des baptêmes[45]. Les rares articles signés par des femmes confirment ce refoulement vers la sphère privée. Dans le « billet » intitulé « Je pars en vacances », Julia Richer se met en scène, au moment de faire ses valises. Indécise quant aux robes et aux souliers, elle finit par mettre l'accent sur ce qui compte vraiment et qui unit la famille Fides : « J'allais partir sans livres. Ces fidèles compagnons de détente, source ineffable de renouvellement intérieur[46] ». Conformément à la mission morale de Fides, Richer emportera donc *L'imitation de Jésus-Christ*, dans « la belle édition de Fides[47] »…

De manière intéressante, les caricatures du bulletin viennent cristalliser l'empire des hommes sur le monde du travail et celui des femmes sur la sphère privée. À partir du milieu des années 1950, Gabriel de Beney est embauché à titre d'illustrateur pour Fides, œuvrant d'abord principalement pour la revue *Hérault*s. Au début des années 1960, il occupe un poste régulier chez Fides, travaillant aux illustrations de diverses collections. Il n'est donc pas étonnant que ses talents soient réquisitionnés dans *L'Équipe*. L'analyse des illustrations du bulletin confirme que, chaque fois qu'une

[42] *Ibid.*
[43] *Ibid.*
[44] Anonyme, « À l'honneur », *L'Équipe*, No 2, juin 1962, p. 4, P64/42123, SBAUS.
[45] Anonyme, « Carnet social », *L'Équipe*, No 2, juin 1962, p. 6, P64/42123, SBAUS.
[46] Richer, Julia, « Je pars en vacances », *L'Équipe*, No 2, juin 1962, p. 1-2, P64/42123, SBAUS.
[47] *Ibid.*

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

situation de travail est mise en images, ce sont des hommes qui sont à l'œuvre. La caricature suivante est particulièrement exemplaire, elle qui représente justement « l'artisse » (on comprend qu'il s'agit de Beney lui-même), devant répondre quotidiennement aux demandes urgentes de ses patrons : ce sont tous des hommes.



Fig. 6 : [Gabriel de Beney] [s. t.], *L'Équipe*, No 1, mars 1962, p. 12, P64/42123, SBAUS.

A contrario, chaque fois que des femmes sont représentées, elles sont reléguées à l'univers du loisir, et cela est d'autant plus frappant que le contexte ne l'exige souvent

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

pas du tout. Nous terminerons par un ultime exemple, choisi parmi d'autres : la caricature suivante invite le lectorat à identifier quelles employées se cachent derrière l'illustration, mais pourquoi diable sont-elles affublées de skis ?



Fig. 7 : [Gabriel de Beney], « Rions un peu », *L'Équipe*, No 1, mars 1962, p. 8, P64/42123, SBAUS.

Si une image vaut mille mots, celles que contient *L'Équipe* écrivent la très longue histoire de l'imperméabilité symbolique du milieu de l'édition envers les femmes au Québec, au tournant de la Révolution tranquille.

Conclusion

Témoins d'une époque où le « féminin » était construit selon un système d'oppositions binaires avec le « masculin », les plans, feuilles de vacances, mémos et bulletins internes nous ont démontré leur richesse. Ces archives oubliées qui, *a priori*, semblaient n'avoir rien à dire racontent pourtant à quel point la présence des femmes dans les entreprises du livre a été rendue invisible par leurs rôles de subalternes. Une fois les dirigeants d'une maison d'édition identifiés, qui se soucie des « petites mains » qui tapent leurs lettres ou qui colligent les potins pour favoriser un sentiment d'adhésion à l'entreprise ?

La lecture extensive de ces documents hétéroclites et épars nous conduit cependant à une certitude : pour gravir les échelons dans une maison d'édition comme Fides, les employées ont dû faire preuve d'une foi catholique exemplaire, doublée d'un dévouement sans faille. Les Rita Leclerc, Julia Richer et Cécile Lavoie, dont les noms parviennent jusqu'à nous parce qu'elles ont dirigé des départements importants, sont des femmes qui ont porté sur leur front leur révérence à l'égard des patrons de Fides. D'autres femmes, comme Raymonde Simard-Martin, sur laquelle il faudra un jour poursuivre les recherches, et Suzanne Plourde, une secrétaire du père Martin dont

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

nous ne savons à peu près rien, ont été plus rebelles. La première a été congédiée (après le départ du père Martin), pour « insubordination ». La seconde a multiplié les demandes au père Martin pour améliorer les conditions de travail chez Fides. En évoquant la question du dévouement du personnel féminin, une lettre de Plourde au père Martin aborde de manière frontale cette propension de Fides à trop exiger de la part des « jeunes filles », sous prétexte que l'entreprise est une « œuvre » :

> « Plusieurs membres du personnel considèrent que Fides est vraiment une œuvre. Est-il besoin de vous rappeler le dévouement de Mlle Lafleur, de Mlle Lavoie, de Mlle Leclerc et de bien d'autres que je connais moins, qui travaillent à Fides depuis des années à un salaire inférieur à celui qu'elles pourraient facilement obtenir ailleurs ? Je sais personnellement que plusieurs jeunes filles ont refusé des offres intéressantes préférant demeurer à Fides parce que c'est une œuvre. Il ne faut pas croire que telle ou telle jeune fille reste à Fides parce qu'elle ne pourrait pas faire autre chose. Il suffit de consulter les annonces dans les journaux et les divers bureaux de placement pour se rendre compte qu'actuellement les offres d'emplois sont beaucoup plus nombreuses que les demandes[48] ».

Lorsqu'elle retrouve par hasard cette lettre en classant des dossiers quatre ans plus tard, Plourde la retourne de nouveau au père Martin, lui rappelant que les « questions qui [la] préoccupaient en janvier 1957 sont toujours aussi actuelles » et « n'ont jamais reçu de réponse[49] ». Ayant sans doute mal performé son identité de genre en fonction des attentes de la direction de Fides, Suzanne Plourde démissionne de son poste en 1963. Dans la famille Fides, modelée sur les traditions patriarcales et judéo-chrétiennes, les « moutonnes noires » n'étaient pas admises, au tournant de la Révolution tranquille. L'archive reste le dernier témoin de cette parole dissidente, qui porte pourtant en elle les prémices de la lutte des femmes pour l'équité salariale.

Bibliographie

Sources

Fonds des Éditions Fides, P64, Service des archives et des bibliothèques de l'Université de Sherbrooke.

Ouvrages et articles

Baillargeon, Denyse (2012), *Brève histoire des femmes au Québec*, Boréal, Montréal.

Bergeron, Marie-Andrée (2019), « La diversification des pratiques éditoriales chez les féministes (1968-1976) : un avatar du discours militant », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 10, No 2, https://doi.org/10.7202/1060974ar.

Boisclair, Isabelle (2014), *Ouvrir la voie/x. Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*, Éditions Nota bene, Québec.

Gai, Frédéric (2020), « Entre presse littéraire spécialisée et marketing culturel : les bulletins d'information des clubs du livre (1945-1970 », *Le temps des médias*, vol. 2, No 35, p. 139-155.

[48] Lettre de Suzanne Plourde au père Martin, 11 janvier 1957, Dossier Suzanne Plourde, P64/44121, SBAUS.

[49] Lettre de Suzanne Plourde au père Martin, 4 avril 1961, Dossier Suzanne Plourde, P64/44121, SBAUS.

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130

Hudon, Christine (1995), « Des dames chrétiennes. La spiritualité des catholiques québécoises au XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, No 2, p. 169-194.

Lajeunesse, Marcel ; Leroux, Éric ; Martel, Marie D. (dir.) (2020), *Pour une histoire des femmes bibliothécaires au Québec. Portraits et parcours de vies professionnelles*, Presses de l'Université du Québec, Québec.

Lavoie, Cécile (1972), « Pourquoi une bibliothécaire est-elle nécessaire en librairie ? », *Vient de paraître*, vol. 8, No 4, p. 19-20.

Luneau, Marie-Pier ; Mailhot, Virginie (2019), « Anatomie du discours de lancement : l'exemple de Fides », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 10, No 2, doi.org/10.7202/1060968ar.

Martin, Paul-Aimé (1944), *Éditions et lectures*, Fides, Montréal.

Michon, Jacques (dir.) (2004), *Histoire de l'édition littéraire au Québec*. II. *Le temps des éditeurs*, *1940-1959*, Fides, Montréal.

Michon, Jacques (1998), *Fides. La grande aventure éditoriale du Père Paul-Aimé Martin*, Fides, Montréal.

Savard, Réjean (2003), « Le père Paul-Aimé Martin, bibliothécaire », *Documentation et bibliothèques*, vol. 49, No 1, p. 5-12.

Published in : GLINOER, Anthony (dir.), *Les maisons d'édition francophones au prisme de leurs archives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004130, doi : 10.17184/eac.9782813004130